

Jean Louis MOUSTER 1888-1942

Une nuit de novembre 1905, en pleine tempête sur la Manche déchaînée, le SS Hilda, vapeur britannique de commerce, aveuglé par les bourrasques de neige, se fracasse et s'éventre sur les rochers aux portes de Saint-Malo, à l'ouest du phare du Jardin et précipite dans le même temps plus de cent trente âmes, équipage et passagers, dans l'eau glacée. Six survivront au drame.

Un jour de mai 1888, le petit Jean Louis Moustier ouvre de grands yeux dans le pays des fées des eaux douces, des feux follets, de l'Ankou et des korrigans. A Brennilis, à cette époque, il n'y a pas encore de lac mais des tourbières, des brumes et des contes qui courent dans les landes rases et sur les marais sombres. A la veillée, dans la mesure mal chauffée d'un maigre feu de tourbe, sa grand-mère, une très vieille femme vêtue de noir, chiquant ou fumant la pipe, lui raconte dans la pénombre l'histoire de Len-ar-Youdig -les âmes égarées incarnées dans les chiens noirs du Youdic, la porte d'entrée des enfers-, celle des Kannerzed Noz -les lavandières de la nuit qui viennent laver les suaires dans les lavoirs de la région-, sans parler des nombreux contes de l'Ankou -le valet de la mort et ses attributs, faux et charrette grinçante- ou encore celle des Korrigans vivant sous le dolmen de Ti ar Boudiged. Chez les Moustier comme chez leurs voisins, on vit chichement, on mange peu et mal et, plutôt que de se soigner, on évite de tomber malade car en guise de cabinet médical et de pharmacie, il n'y a guère que la fontaine miraculeuse de Saint-Divy dans laquelle, le premier jour de mai, l'on plonge les enfants malades et leurs habits. Si le linge surnage, c'était signe d'espoir de guérison, sinon c'est signe annonciateur de la mort.

Louis, comme tous les enfants de cette troisième république en construction, fréquente l'école du bourg, toute neuve, qui accueille en langue française une centaine d'élèves bretonnants dans une classe unique. Il n'y brille pas, n'y passe que le temps réglementaire et le soir venu rentre au plus vite à la ferme avec ses frères et sœurs pour aider ses parents aux travaux quotidiens, avant de quitter définitivement les bancs lustrés de l'école publique à l'aube de l'adolescence. Désormais sa vie sera consacrée à sa survie : il le sait sans doute déjà, son avenir est ailleurs. Les parents de Jean déménagent - pour quelque obscure raison, pour un logement plus grand la famille s'agrandissant ou chassée par un propriétaire à la Saint-Michel? - et s'installe, non loin, dans le plus haut village de Bretagne, La Feuillée.

La pauvreté, intense, est toujours là, au moins autant qu'à Brennilis : « Toujours la désolation et la misère des hommes. Je traverse La Feuillée (...). Quelle pauvreté (...) » rapporte André Mori dans le Journal des Débats en 1885. Et de fait, le paysage n'a pas changé depuis le témoignage de Jacques Cambry au XVIIIème siècle, c'est toujours l'immense étendue des marais, entouré de hautes collines nues, hérissées de roches d'ardoises. Le peu de terres cultivables et leur morcellement du fait des successions rendent les exploitations agricoles minuscules ce qui génère l'émigration, ponctuelle ou durable, d'une partie de la jeunesse. Au début du XXème siècle, chaque année, « une trentaine de jeunes gens de La Feuillée s'incorpore aux compagnies de Roscovites qui vont faire en Angleterre la vente des oignons » témoigne le géographe Camille Vallaux. Avec son beau-frère Jean-Marie Bothorel, leur ami Jean-Marie Paugam et une quarantaine de jeunes garçons de La Feuillée, Jean Moustier part donc, avec l'énergie de ses 17 ans, conquérir le vaste monde et louer ses épaules, ses bras et ses jambes outre-manche pour quatre mois d'exil, de fin juillet à fin novembre.

Ceux qu'on appellera bientôt les Johnnies étaient pour la plupart des paysans léonards, partis courant juillet pour vendre leurs oignons rosés dits de Roscoff de l'autre côté de la Manche en faisant du porte-à-porte, selon la méthode traditionnelle initiée en 1828 par Henri Ollivier. La campagne terminée, ils s'en revenaient dans leurs foyers, sinon plus riches, du moins un peu moins pauvres qu'avant. Ces campagnes de vente directe assez originales perdureront jusqu'à la fin des années soixante-dix avant de s'éteindre. Avant la Première Guerre mondiale, les Johnnies s'étaient organisés en « compagnies », associations saisonnières comprenant de quinze à trente membres. Cette année-là, en juillet 1905, Jean Moustier, son beau-frère et son camarade, embauchés par la compagnie Pichon de Roscoff, quittent donc les terres arides de l'Arrée et partent pour quatre mois d'aventure et de porte à porte vers la côte sud de l'Angleterre (Penzance, Cowes sur l'île de Wight, Southampton, Portsmouth, Brighton, Douvres) vers la côte est (Hull, Sunderland et Newcastle) ou encore le Pays de Galles et l'Écosse. Ce périple devait leur rapporter chacun quarante-cinq à quatre-vingts francs par mois d'itinérance et leur permettre d'aider leurs familles pendant les longs hivers. Arrivés fin juillet, ils terminent leur saison à Southampton à la mi-novembre : après ces longues semaines à arpenter le

Royaume-Uni en long, en large et en travers, sept mille cinq cents tonnes de lourdes tresses d'oignons aux épaules, sonne enfin pour Louis et les Johnnies le moment de regagner la Bretagne, les hameaux, les fermes et les familles. Le glas en profita pour sonner aussi pour quatre-vingt d'entre eux qui s'apprêtaient à embarquer sur le Hilda.

Il est 22 heures, le 17 novembre 1905 lorsque le steamer anglais appareille de Southampton pour Saint Malo avec 103 passagers à son bord, dont vingt-sept passagers de salon, français ou britanniques, et plus de quatre-vingts passagers de pont, tous Johnnies finistériens. Le temps brumeux au départ se transforme bientôt en un brouillard épais qui oblige le Capitaine William Gregory à passer la nuit au mouillage à la hauteur de Yarmouth, à l'île de Wight. A 6 heures du matin, la visibilité étant redevenue un peu meilleure, le vapeur peut reprendre sa route. La traversée de la Manche s'effectue sans incidents mais le temps se dégrade rapidement et le Hilda rencontre alors une mer qui va grossir au fil des heures sous l'effet d'un vent d'est glacial qui va se renforçant. Le ciel menaçant se charge de lourds nuages et bientôt ce sont des averses de neige qui réduisent considérablement la visibilité alors que les côtes malouines s'espèrent plus qu'elles ne se devinent. Peu avant 23 heures, le feu du phare aurait été aperçu et le navire s'engage dans la passe... Mais en fait, le Hilda se jette sur un groupe de récifs situés à quelques centaines de mètres sur tribord de l'axe de la passe. Le vapeur vient donc se fracasser à l'entrée du port, dans la nuit noire et la tempête glaciale. On tente de mettre les canots de sauvetage à la mer mais dans le gros temps, l'évacuation tourne rapidement à la catastrophe. Un seul canot parviendra à déborder: ses restes ainsi qu'une soixantaine de cadavres seront découverts à l'aube sur la plage de Saint-Cast. En une dizaine de minutes, le sort du Hilda est scellé; le navire se brise en deux, la partie avant basculant d'un côté du récif, la partie arrière s'enfonçant sur la face ouest de la roche. La profondeur relativement faible fait que l'épave ne sera pas totalement submergée, ce qui permet à une vingtaine de rescapés de se réfugier dans le mât arrière. Une nuit de l'horreur, noire et glacée, commence alors que la dépression s'évacue vers l'ouest, que la furie des flots retombe et la neige tourbillonne en flocons duveteux qui engloutissent la visibilité et les sons.

Au petit matin, le vapeur Ada de la même compagnie va découvrir le steamer éventré et la grappe de survivants transis. Ils ne sont plus que six...

Les nouvelles, à cette époque, ne se propagent pas aussi vite qu'aujourd'hui, et les familles de nos Johnnies, confiantes, se déplacent à partir du 19 novembre pour aller accueillir leurs enfants, frères, maris et conjoints dans les gares du littoral finistérien, Roscoff, Saint-Pol ou Morlaix. A mesure que les trains ne déversent pas les Johnnies du Hilda, l'appréhension et l'inquiétude sourdes montent sur les quais jusqu'à l'arrivée d'un télégramme glaçant qui parvient le lendemain matin : « Hilda perdu près du phare du jardin samedi la nuit - Les suivants seuls sont sauvés : Jean Moustier, Olivier Caroff, Paul Marie, Jean-Louis Roger, Tanguy Laot - Autres hommes des compagnies perdus. »

Le 21 novembre, la Dépêche de l'Ouest et Ouest-Eclair titrent en Une sur « La catastrophe de Saint-Malo ». Le journaliste de la Dépêche envoyé à Saint-Pol-de-Léon témoigne avec emphase : « On a vu un vieillard monter la rue Cariou, l'air hébété, comme ivre. Il criait « Ma doué ! Ma doué ! ». Grand'rue, il s'agenouillait. ».

L'émotion déborde de la Bretagne et gagne tout le pays tandis que des levées de fonds s'organisent sur tout le territoire pour venir en aide aux familles miséreuses endeuillées : vente de cartes postales à l'effigie du Hilda ou des survivants, concerts de charité, tombolas.

Alors que les cadavres s'échouent à l'est, sur les grèves de Saint-Cast, les nouvelles enflent en Finistère, les rumeurs bruissent sur tout le littoral et un long sanglot sourd sur cette terre laconique qui peine à contenir son chagrin. Les autorités oublient toutefois de prévenir les Monts d'Arrée sur lesquels la nouvelle du drame n'arrive que par le biais de la presse locale... Le 25 novembre, près d'une semaine après le naufrage, et suivi par le rapatriement des corps de son beau-frère et de son camarade, Jean Moustier pose enfin le pied sur sa montagne qu'il se jure bien de ne plus jamais quitter. Pressé de toutes parts, il raconte alors parcimonieusement et en breton sa nuit glacée puis se taira à jamais sur ce drame : « Je me trouvais dans les échelles de corde, je ne sais trop comment. Je ne me rappelle plus. Nous étions plusieurs qui étions grimpés là-haut ! (...) A un moment donné, j'ai distingué qu'il y avait une cinquantaine d'hommes et tout à coup une lame gigantesque les a tous balayés! J'ai aussi remarqué mon beau-frère, Jean-Louis Bothorel qui passait une ceinture de sauvetage, puis il sauta par-dessus bord. C'était un très bon nageur. J'ai pensé qu'il pourrait peut-être se hisser sur un rocher, ou même gagner la côte. Mais la mer était absolument démontée et

essayer d'aborder les rochers, c'était se faire écraser infailliblement. D'autre part, l'eau devait être glacée, il faisait si froid! Mon malheureux beau-frère ne dut pas souffrir longtemps. Une congestion l'aura vite pris! Quant à nous autres, notre situation était horrible : le froid nous gagnait rapidement et j'avais envie de dormir sur mon échelle, comme si je n'avais pas dormi depuis plusieurs nuits! Il devait en être de même de mes camarades d'infortune. Nous ne parlions presque pas. De temps en temps, j'entendais une plainte, un cri rauque, puis le bruit sourd de la chute d'un corps dans la mer... Combien de temps avons-nous été là? Je l'ignore. Mais l'attente nous parut affreusement longue. Encore, sur la fin, cela m'importait peu de vivre ou de mourir. Moi, j'étais attaché à mon échelle. Impossible d'ouvrir les mains : elles étaient gelées ! Je crus comprendre enfin qu'on venait à notre secours. Bientôt, je sentis que l'on s'emparait de moi. A partir de ce moment, je ne sais plus rien, si ce n'est que tout d'un coup, je reconnus que j'étais près d'un bon feu. (...) Pour ma part, je compte bien ne plus faire la traversée ! Cette fois-ci,

j'en ai eu assez ! » (La Dépêche de Brest, 26 novembre 1905). Et en terminant son récit sur ces mots, conclut le journaliste, « Louis a un grand frisson »...

En effet, devenu Louis le taiseux, il ne quittera plus jamais sa montagne, s'installant à Huelgoat dans les Montagnes Noires méridionales, tournant rageusement le dos à la mer, courbant l'échine sur la terre qu'il cultive, mutique, jusqu'à la fin de ses jours. Il se marie en janvier 1912 avec une jeune fille de Plouyé qui donnera naissance à deux fillettes, Marie puis Louise. Louis meurt, toujours silencieux, en 1942, usé par les souvenirs et le labeur.

Pour renouer les liens entre le littoral et la montagne, pour sceller la paix entre la terre et la mer, unir au creux de l'assiette des coquilles Saint-Jacques de la baie de Morlaix avec des oignons rosés de Roscoff et des pommes des Monts d'Arrée caramélisées. La bouche pleine, saluer les gars de La Feuillée ; les Johnnies du Hilda et se souvenir de Louis, le miraculé mutique. Sourire à la vie avec gourmandise!

Gouezou Vraz